PUBLICATIONS DU COMITÉ CATHOLIQUE DE PROPAGANDE FRANÇAISE A L'ÉTRANGER

La Mission Catholique de la France

DISCOURS PRONONCÉ PAR M. FERNAND LAUDET LE 10 JUIN 1915, AU CONGRÈS JEANNE D'ARC, TENU A PARIS, SOUS LA PRÉSIDENCE DE Mgr PÉCHENARD, ÉVÊQUE DE SOISSONS

A l'heure où ce congrès prend fin et où tant d'orateurs si qualifiés ont parlé, sous la bannière de Jeanne d'Arc, du rôle social des femmes pendant et après la guerre, des efforts du lendemain, des expansions à l'étranger du génie français, des conséquences intellectuelles de la grande lutte présente, la mission catholique de la France n'a-t-elle pas déjà été exposée, et tous les actes dont il a été rendu ici de si véridiques et de si émouvants témoignages ne clament-ils pas, plus que tous les mots, ce que la France chrétienne a fait et continue de faire pour mériter la haute estime et la confiance de l'Eglise.

S'il m'est cependant permis de venir comme un dernier témoin rappeler la mission catholique de la France,

Le Baptême de la France.

C'est en vain que les ennemis qui nous arrivaient déjà de la rive droite du Rhin, voulurent élever sur la terre qui allait devenir française des autels au dieu Odin, au vieux dieu que ses fidèles invoquent encore aujourd'hui, parce que lui seul bénit les festins où l'on boit la bière et l'hydromel dans le crâne des ennemis, ils rencontrèrent Clovis, notre premier roi. Sous l'influence d'une sainte épouse, il fléchit le genou à Reims, après avoir écrasé à Tolbiac les barbares qui continuent de s'acharner sur la cité glorifiée par son baptême.

Puis ce fut la France qui, à Poitiers, sauva l'Europe de l'invasion musulmane dont aujourd'hui la pieuse Allemagne cherche à éveiller le fanatisme contre les chrétiens, et ce fut aussi de la France que le Saint Siège reçut la première donation. Certes, elle est l'enfant de l'Église comme toutes les autres nations fidèles, mais, tant que l'histoire sera l'histoire, elle en demeurera la fille aînée, c'est-à-dire celle qui, avant toutes les autres, se pencha avec tendresse sur le sein de sa mère.

Et ensuite, tandis que monte lentement dans notre pays qui s'organise la puissance des seigneurs et celle des guerriers, c'est en France que l'Église, représentée par ses évêques, élève, au début de la féodalité, les premières revendications de la Justice et du Droit contre la Force. C'est la parole du cardinal Mercier qui déjà se fait entendre dans les conciles et dans les chaires, c'est celle du Pape Benoît XV qui s'écriait, le 22 janvier dernier : « Il n'est jamais permis à personne, sous quelque motif que ce soit, de léser la Justice ! » La justice dont notre pays est altérée à un tel point qu'il en devient parfois injuste, la justice qui rendit notre grand roi saint Louis plus célèbre peut-être dans l'exercice de

sa magistrature, sous le chêne de Vincennes, que dans ses intrépides chevauchées de Taillebourg et de Saintes et même dans ses croisades d'Afrique.

Les Croisades.

Quel grand mot vient d'arriver sur mes lèvres, et comme il s'inscrit en lettres d'or dans les papiers de noblesse de la France catholique !

Qui a fait sortir les chrétiens occidentaux de leur indifférence alors que Jérusalem, que la Palestine sacrée étaient, comme de nos jours, la proie et la victime des infidèles ? C'est la France. Quel fut le Pape qui, le premier, écrivit en vain une lettre en faveur des lieux saints délaissés ? Ce fut un Français, Sylvestre II. Quel fut l'apôtre qui souleva l'enthousiasme pour la délivrance du tombeau du Christ ? Ce fut un moine français, Pierre l'Ermite. Et qui prêcha la première croisade, ce fut un pontife français, Urbain II, et quel fut le premier roi de Jérusalem qui ne voulut s'appeler que baron du Saint-Sépulcre, ce fut un Français, un Lorrain, Godefroy de Bouillon, et qui alluma la seconde croisade, ce fut notre compatriote, le grand saint Bernard, et qui, au XIIIe siècle, sur l'invitation d'Innocent III, ranima de son ardente parole les volontés défaillantes, ce fut l'un des nôtres, Foulques, curé de Neuilly-sur-Marne, et qui, dans un suprême effort, mit une fin glorieuse à ces merveilleuses expéditions, dans sa mort royalement humble, étendu sur la cendre, les mains jointes et l'esprit déjà dans les cieux, ce fut notre roi saint Louis ; et qui, aujourd'hui, fait appel au Croissant contre la Croix, qui, même avant la guerre et la préparant, recherchait l'appui des intellectuels du monde musulman, c'est Guillaume II, empe-

reur d'Allemagne et roi de Prusse, ayant à ses côtés François-Joseph Ier, empereur d'Autriche, roi apostolique de Hongrie et roi de Jérusalem ! !

Geneviève et Jeanne.

Ce n'est que pour rappeler leur mémoire dans les annales de la France catholique que je prononce ici les noms de Geneviève et de Jeanne. L'encens qui brûle pour elles dans vos cœurs vous enivre mieux que tous les mots que je pourrais dire en leur honneur. Geneviève, la patronne de Paris, dont le 6 septembre dernier nous vîmes sortir la châsse au plein air des hauteurs de sa colline et aux acclamations d'une foule enthousiaste, tandis qu'à la même heure, pour la première fois, l'ennemi reculait vers la Marne, comme autrefois, sous la protection de la sainte, Attila se détournait de Paris et allait se faire écraser dans les champs catalauniques. Jeanne la paysanne et la guerrière, la Lorraine, spectatrice affligée des horreurs de la guerre civile et étrangère, et aussi la voyante des choses invisibles, Jeanne la timide et la courageuse, la libératrice et la victime, la seule femme extraordinaire qui ait donné à un pays l'honneur d'être sauvé par la vaillance d'une vierge soutenue de l'appui du Seigneur. J'en appelle à ceux qui connaissent l'histoire, pareilles choses se passèrent-elles dans un autre pays que la France ?

Il y a quelques jours, les journaux allemands nous apprenaient que l'autorité épiscopale de Metz avait ordonné à son clergé de faire disparaître de toutes les églises de son diocèse les statues de celle qu'avait béatifiée l'Église ; que l'évêque ait subi un ordre ou qu'il l'ait provoqué, nous ne distinguerons pas ici, nous con-

tentant de faire remarquer que ce fait nous stupéfie peut-être encore plus qu'il ne nous indigne. Il éclaire une fois de plus la profondeur de l'abime qui sépare la race latine de la race germanique. Ah! nous pouvons bien déclarer ici, sans crainte d'être démentis, qu'il n'est pas une métropole en France, ni la plus humble église de village où l'évêque, où le plus obscur pasteur ait pu concevoir l'idée de descendre de son piédestal, même en ces jours de luttes tragiques, la douce Élisabeth de Hongrie dont notre grand Montalembert a immortalisé la mémoire.

La France catholique et l'Allemagne luthérienne.

Faut-il maintenant vous rappeler qu'après que Jeanne d'Arc eut refait chez nous l'unité patriotique, les mauvaises influences venues d'Allemagne n'y purent rompre l'unité religieuse ?

Avec bien des concessions de part et d'autre, comme cela doit être, cette union de la France avec Rome s'était scellée, sous François Ier, par le Concordat de 1516. C'est au lendemain de ce traité que le schisme éclata en Europe, nous voulons dire en Allemagne. Si c'est un Français qui fut le premier prédicateur des croisades, c'est un Allemand qui fut le premier apôtre de la rupture. Nous avons Pierre l'Ermite et saint Bernard, ils ont Luther, « mon ami Luther », comme disait Guillaume II. Nous avons Godefroy de Bouillon et saint Louis, ils ont toute la suite de leurs princes sécularisateurs, et l'électeur de Saxe et le landgrave de Hesse, et les ducs de Mecklembourg et de Poméranie, ceux-là même qui se font gloire de porter encore dans leurs titres le nom de princes des Vandales; ils ont surtout

celui qui créa aux dépens de l'Église le premier duché de Prusse.

Quatre siècles ont passé, mais l'hérésie est plus vivace que jamais dans ce pays de Brandebourg, et l'empereur Guillaume II écrivait à la landgravine de Hesse qui s'était convertie au catholicisme : « Je hais cette religion que tu as embrassée. Tu accèdes donc à cette superstition romaine dont je considère la destruction comme le but suprême de ma vie ! »

Ah ! quel retour peuvent faire sur eux-mêmes certains esprits légers ou peu renseignés, certains des nôtres qui commençaient à être contaminés par le culte de la force et qui en secret et même à découvert admiraient presque cet empereur, parce qu'il paradait devant l'Église et lui faisait à ses heures quelques gestes ! Ceux qui voyaient plus loin, ceux qui détestent autant l'exploitation de la religion pour le triomphe d'une politique que le niais anticléricalisme jeté en pâture aux masses, ceux qui ont habité Berlin, qui savaient comment cette capitale vit dans l'absence de tout culte, dans l'ignorance ou dans l'indifférence de toutes les choses spirituelles et surnaturelles, ceux-là étaient sûrs que l'Église n'avait rien à espérer de l'Allemagne ni de sa vassale l'Autriche, annihilée et humiliée dans une alliance de servitude, obligée d'obéir au Maître quand il lui commanda de porter un veto au conclave, obligée de demeurer insensible à la voix du Pontife suppliant son empereur de ne pas ensanglanter sa vieillesse !

Sans doute au XVIe siècle, la Réforme pénétra aussi en France, suivie comme toutes les luttes religieuses de la guerre aux prêtres, aux monuments, aux saintes statues, aux trésors des tabernacles, telle que nous l'avons vu s'abattre, il y a quelques jours, sur l'immortelle Belgique et sur nos départements envahis, mais elle dut s'arrêter devant l'opinion catholique de notre France, et devant le bon sens de notre race si peu apte

à comprendre l'identité des contraires, si bien représentée par notre grand roi Henri IV, roi de France et chanoine du Latran.

Oh! je sais bien que nos ennemis ont beau jeu pour exploiter nos récentes luttes religieuses qui attendent encore leur édit de Nantes, nos luttes intimes si douloureuses, nos églises abandonnées avant d'être bombardées, et, sur les routes de l'exil, le cortège de nos moines enseignants ou prédicants, de nos religieuses, innocentes contemplatrices, ou servantes des pauvres, ou gardiennes des malades, que l'on expulse aux jours de santé, que l'on appelle aux heures de maladie, qu'on craint dans la paix, qu'on emploie dans la guerre; oui, toutes ces proscriptions, je le reconnais, toutes ces brisures de clôtures qui ont été souvent des brisures de vie, toutes ces atteintes à la Liberté dont nous nous réclamons, toutes ces blessures faites à cet Idéal dont notre race est éprise, méritent de ne pas éveiller de sympathies chez ceux qui ne veulent voir la France qu'à travers la politique. Mais qui ne sait que chaque pays catholique a passé par des crises de ce genre et qu'en France, particulièrement, elles ont précédé des périodes de santé merveilleuse? Vraiment, n'y a-t-il pas aveuglement chez certains catholiques du dehors à tout espérer du pays luthérien qui a déchaîné le *kulturkampf*, et qui vient de tenter de semer la terreur à travers notre œuvre de civilisation méditerranéenne, en unissant à sa force celle des massacreurs des Arméniens?

La Guerre allemande aux églises et aux prêtres.

Oublie-t-on, d'autre part, ce que nous ont révélé les enquêtes française, belge et anglaise : la guerre systé-

matique faite par nos ennemis aux églises et aux prêtres? Sans parler des cathédrales visées comme le fut jadis la flèche de Strasbourg, sans parler des ruines de la basilique de Reims et de la Collégiale de Louvain, foyers de vie catholique, de la cathédrale d'Arras, perpétuellement visée, et de celle de Soissons qui a reçu 150 obus, partout, dans les plus humbles villages, la maison du Seigneur est le point de mire des Allemands et, quand le clocher s'abat, le tir s'arrête. Qu'attendre de ceux qui ont violé le second commandement et qui, à la fois, prennent le nom de Dieu en vain et trahissent leurs serments ? Ils redoublent de fureurs anarchistes le jour de Noël, ils souillent les bénitiers, ils profanent les linges d'autel, ils dansent dans les sanctuaires au son des orgues, ils arrachent l'or des chasubles, ils brisent les reliquaires, ils enfoncent les tabernacles, ils remplissent les vases sacrés de viande de porc, ils jettent dans la boue les saintes espèces. Vraiment, est-il possible de faire plus, et après cela faut-il vous parler des odieux attentats, de tous les raffinements de la cruauté, des simulacres d'exécution, des simulacres de grâce, des vieux prêtres exposés au pilori et torturés au point qu'ils demandent qu'on les achève?

La conscience de tous les peuples stigmatise cette fureur prêtrophobe ; les carnets allemands, les rapports des maires, la voix de nos prêtres et de nos évêques, en France et en Belgique, achèveront de faire un dossier écrasant contre les chevaliers de la Mort. En vain protesteront-ils par des négations ou par des offres au Vatican, tandis que dans d'autres milieux ils s'écrient : « *Macht ist Recht... Krieg ist Krieg...* » Ils ne seront ni entendus, ni écoutés au tribunal de la Justice, de la Paix, du Droit, au tribunal de la Pitié; et, pour l'heure, nous Français, nous pouvons nous tenir garants que jamais nos soldats n'ont commis et ne commettront contre les représentants de la religion et contre les

temples sacrés de pareilles abominations ; ce jour-là c'en serait fait de la mission de la France !

Ah ! si j'en avais le temps, je pourrais évoquer dans notre passé tous ces saints de notre patrie sur les vertus desquels elle vit encore, depuis ce petit paysan landais qui s'appela saint Vincent de Paul, et qui a répandu à travers le monde ces filles de la Charité dont la coiffe est pour nous un drapeau, jusqu'à ce fils de grande maison, le Bienheureux de la Salle qui, lui aussi, a laissé une famille dans l'univers, une famille éducatrice du peuple et si bien pénétrée de la clarté et du génie français que notre Université s'inspire encore de ses méthodes.

La France fidèle à sa mission.

Mais j'ai hâte d'arriver au XIXe et au XXe siècles et de vous montrer que la France est demeurée fidèle à sa mission catholique et que le mot de Bismarck reste vrai : « C'est chez elle que demeure la force du catholicisme. »

Cela est reconnu, même par nos frères séparés, par les protestants de bonne foi, par ceux qui sont unis à nous par les sentiments d'une même charité, par l'amour d'une même civilisation, par l'horreur du *delirium germanicum*. Ah ! qu'il m'est doux de citer ici la conclusion d'une étude que signait, il y a quelques jours, dans la *Revue hebdomadaire*, le Révérend docteur Watson, recteur de l'Église américaine de Paris, citoyen de ce grand pays dont la charité ne veut pas connaître la neutralité.

« Il n'y a pas à redouter, s'écrie-t-il, que le pays des croisades soit jamais dominé par le matérialisme lors-

qu'un tel esprit brûle dans le cœur de son peuple ; c'est un esprit divin, un esprit tout à fait religieux qui soulève la France d'aujourd'hui dans cette lutte héroïque qu'elle soutient, répondant, avec son élan traditionnel à son ancien appel aux armes : « Pour Dieu et pour la Patrie ! ».

Mais, dira-t-on, peut-être, ce ne sont là que des impressions; eh bien, ouvrons les yeux et voyons les faits.

La France dans ce dernier siècle n'est-elle pas devenue le premier pays des pèlerinages? Lyon et Marseille s'inclinent sous la bénédiction de la Vierge de Fourvières et de Notre-Dame de la Garde; la foule ne cesse de monter à la Basilique de Montmartre dont les minarets chrétiens sont devenus les phares aimés des Parisiens, soit que leur blancheur éclatante leur apparaisse au détour d'une voie, ou qu'à l'aube du jour, elle indique au voyageur qu'il approche de la grande capitale. C'est à Notre-Dame des Victoires que les mères et les épouses continuent d'aller recommander des êtres chéris. C'est à Paray-le-Monial que les cœurs vont se retremper à la source de l'amour; c'est à Ars que l'on va se rapprocher de la sainteté et de l'humilité, c'est à Lourdes, plus que partout ailleurs, au pied de nos Pyrénées françaises, que le monde entier se donne rendez-vous devant une grotte, si bien que j'entendais dire un jour à un ambassadeur : « Lourdes est la plus belle parure internationale de la France! » Demandez aux Compagnies de chemins de fer, demandez à la municipalité de Lourdes si la France athée cesse de venir baiser le rocher de Massabielle ; ils vous diront que plus que jamais les foules débordent la vallée : on ne sait comment faire pour élargir la nature, pour détourner les eaux, pour étendre les prairies où viennent s'assembler, comme aux temps évangéliques, ceux qui ont faim et soif de vérité et de consolations !

Et nos missions! Ah! que nous voilà bien ici sur notre terrain. Vous ne l'ignorez pas, depuis 1900 ans que le Christ a dit : « Allez et baptisez les nations », il reste encore près d'un milliard d'êtres qui n'ont pas entendu le divin message! Quelle tâche incommensurable ! Mais quel est le pays, qui, plus que tous les autres, donne ses prières, son argent et ses enfants pour l'expansion du catholicisme dans le monde? C'est la France; à tel point que les autres nations font pour nous supplanter des efforts surhumains; ou peut-être simplement humains, et c'est pour cela qu'elles échouent.

Où est née la Propagation de la Foi? A Lyon. Depuis bientôt un siècle, la France a versé elle seule à l'œuvre 255 millions, et les autres pays du monde réunis 162 millions. Actuellement, la France donne à l'œuvre 3 millions par an, et la catholique Autriche 77.000 francs; et, en 1913, le nécrologe des missions accusait 152 Français morts sur les terres lointaines pour la défense de la Foi et *un* Autrichien.

Où est née la Sainte Enfance qui adopte les petits enfants et les arrache à la barbarie des Chinois et des autres infanticides, où sont nées les œuvres des Écoles d'Orient et la Société antiesclavagiste? En France. Et comment ne pas rappeler à cette occasion le souvenir du grand cardinal Lavigerie, dont Gambetta disait que sa seule présence en Afrique valait un corps d'armée et auquel l'illustre Léon XIII rendit un magnifique hommage en proclamant qu'il fut un des hommes qui honorèrent le plus l'humanité? A notre ville frontière de Bayonne, une statue lui a naguère été élevée; il plane au-dessus des compétitions politiques, comme au-dessus des flots mélangés des rivières, parce qu'il fut un grand Français et un grand évêque.

Notre nation a encore l'honneur d'être représentée dans la proportion de 75 0/0 dans l'armée des missions;

héroïque petite armée qui compte 6.106 soldats dont 4.500 sont Français, les autres appartenant aux nations belge, hollandaise, italienne, espagnole, irlandaise et allemande. Ah ! gardons cette priorité dans de si glorieux privilèges ; je ne veux pas ici jeter un cri d'alarme, ce n'est ni le lieu, ni l'heure, mais c'est un devoir, cependant de dire, sans rancune, sans amertume, en ces jours où l'union dans la mort appelle pour après l'union dans la vie, de dire à ceux de qui cela dépend : « Ne tarissez pas les sources des missions catholiques de la France, pour le bien de notre Patrie et pour l'honneur de la Liberté. Laissez sur notre sol s'épanouir les séminaires, les saintes casernes où se préparent les soldats de spiritualité française qui, en cherchant au dehors le royaume de Dieu apportent par surcroît à la France les plus sûres richesses d'influences. » Je vous salue, Filles de Charité de Saint-Vincent-de-Paul, petites Sœurs des Pauvres, Frères des Écoles chrétiennes, nés chez nous et répandus dans les deux mondes, trappistes français établis en Amérique et en Extrême-Orient, jésuites de l'Université de Beyrouth, dominicains de l'Institut biblique de Jérusalem, Pères blancs d'Afrique, lazaristes, Pères du Saint-Esprit, augustins de l'Assomption, capucins et franciscains, maristes, marianistes et oblats, et tant d'autres que j'oublie peut-être, et vous, prêtres des missions étrangères dont la magnifique Société porte si haut le nom français en Chine ; et nous vous saluons aussi vaillant clergé français qui, aux jours de la paix, avez montré à Rome votre désintéressement en abandonnant sans discussion et sur un seul geste de votre auguste chef tous vos revenus et tous vos biens, et aux jours de la guerre avez témoigné à votre patrie l'ardeur de votre dévouement en vous signalant par votre héroïsme.

Le Réveil religieux de la France.

J'ai terminé, puisque nous voici arrivés au champ de bataille, c'est-à-dire pour l'instant à la dernière page du livre où s'inscrit la mission catholique de la France. Ah ! certes, en principe, les prêtres ne devraient pas prendre part aux hostilités, mais puisqu'en tant que citoyens ils doivent obéir à de nouvelles lois et subir la nécessité, combien on est fier de voir la manière dont ils portent le sac au dos !

Partout où ils passent, ils recueillent le respect autant que l'affection, et font rejaillir cette estime sur leur sacerdoce. Ils sont braves, ils sont cités à l'ordre du jour, ils reçoivent la croix et souvent la mort avec elle ; mais ils font mieux encore, car avant de tomber, ils ont souvent révélé le monde invisible à ceux qui y entrent avec eux.

O mères chrétiennes, combien de vos fils ont été rendus « paschalisants » par les aumôniers et par les prêtres-soldats, combien de vos enfants blessés ont été secourus, consolés, réconfortés par les prêtres-infirmiers.

Ah ! les événements nous l'ont bien prouvé, la France n'est pas plus éloignée de la Religion que de la Patrie. Le sac au dos ! Tous les Français le portent avec noblesse, et quand, aux jours de paix et de victoire, ils nous reviendront, ces enfants, dans nos villages, après avoir été unis dans un dévouement pareil et dans des souffrances communes, ils se connaîtront mieux ; et, si forcément ils demeurent séparés dans des idées et dans des goûts, suivant la loi de diversité voulue par la nature, ils resteront du moins liés par une estime réciproque, et nous ne verrons plus des divisions dont l'ardeur n'avait d'égal que la petitesse.

C'est là notre espoir, abandonnons-nous-y, sous l'égide de Jeanne d'Arc, la grande réconciliatrice! Comment les individus ne se rapprocheraient-ils pas quand les peuples se rejoignent. L'Italie, la chère Italie, qui tant de fois a abrité nos lassitudes et accueillis nos rêves, l'Italie notre sœur, qui s'est noblement désolidarisée des offensives coupables, combat avec nous. Ah! puisse le rapprochement être complet, puissions-nous assister à de grandes choses, que nos bataillons et leurs légions reçoivent ensemble le baiser de la Victoire, et qu'en même temps l'opinion généreuse de notre pays exige la réparation de ce qui est encore brisé entre Rome et la France.

Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.). 485.7.15.